

LA RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 11
LYON

FRANC PARLER

La campagne touche à sa fin. Les Kroumirs enveloppés par un ensemble de mouvements intelligemment combinés, en sont réduits à capituler comme un simple Bazaine, et l'illustre Maccio a fini de rire.

Nous nous occupons plus loin des précautions nécessaires pour empêcher le retour de ces algarades et calmer les nerfs de ce bon Sadok.

Il nous reste à verser un pleur sur la déconvenue des alliés fidèles et des associés dévoués que le bey de Tunis et son fumiste ordinaire comptaient dans notre belle France.

Ces alliés vous les connaissez... Ils se nomment les cléricaux d'une part, les intransigeants de l'autre. Il faut constater, en effet, que les illuminés de la démagogie et du *Syllabus*, se sont rencontrés dans une union touchante pour souhaiter la débâcle des armes françaises et la victoire des Bédouins.

Loyola ci, Trifouillon là, n'ont épargné ni leur peine, ni leur encre à cette patriotique besogne. Pendant que le pitre Rochefort exécutait ses variations accoutumées et gigaudait péniblement sur la corde usée de ses calembourgs, Saint-Chéron, Roussel et leurs compères de province se lamentaient à l'unisson sur les malheurs de Mohammed, l'injustice de nos réclamations et la brutalité de notre agression.

Pauvre Sadok ! Infortunés Kroumirs, intéressant Maccio ! Était-il bien permis de les traiter si durement ? Qu'ont-ils fait après tout ? Emmanché quelque misérable intrigue contre la France ! La belle affaire ? Essayé de ruiner notre influence coloniale ? Le beau malheur ! Volé quelques moutons... le grand crime ! Et du reste tout n'est-il pas permis contre cette geuse de République qui

expulsa les jésuites, dérangea les capucins, troubla le repos des carmes et néglige de donner un portefeuille à Olivier Pain.

Donc Sadok avait raison, les Kroumirs également et Maccio non moins, si bien que de toutes les arrières-boutiques de sacristies, s'élevaient des vœux ardents imprimés en belle page.

— Seigneur sauvez le Bey !

— Mon Dieu exterminiez la brigade Ritter, dispersez la brigade Galland, foudroyez Vincendon et ses troupes impies !...

La prédication de cette guerre sainte trouvait un écho immédiat dans les feuilles intransigeantes, qui n'entendant point se laisser distancer en fait d'injures et de haine, y ajoutaient quelques bonnes calomnies de leur cru.

Si les Kroumirs ne votent pas un bur-nous d'honneur à Rochefort, si le bey de Tunis n'envoie pas un chibouck sans pareil à des Houx, avec un ballot de décorations du Nisham Iftikar pour les membres les plus autorisés de la presse réactionnaire, c'est que ces Turcomans ont la reconnaissance bien basse.

Quant à nous, ce n'est pas sans un écœurement profond, sans un dégoût voisin de la nausée que nous constatons à quel degré d'abaissement peuvent conduire la rancune et la haine politiques.

Rien ne bat plus, rien ne vibre dans le cœur de ces cléricaux rageurs et de ces démagogues vénimeux. Les fureurs dévotées, les impuissances envieuses, étouffent paraît-il, tout sentiment de patriotisme, et ne laissent rien subsister de cet amour du pays, de cet orgueil national que l'on retrouve vivants et vivaces jusque chez les sauvages les plus dégradés et les plus abrutis.

Les Hottentots et les Caffres pourraient donner des leçons sur ce point à nos hydrophobes, et si les jolies choses

qui se publient dans la *Civilisation*, l'*Intransigeant*, la *Décentralisation* ou l'*Univers* étaient traduites en dialecte nègre, il est certain que tous ces sauvages sans caleçons feraient les cornes à nos civilisés sans-culottes : sans-culottes de sacristie et sans-culottes de barrière. Pourquoi nous en étonner d'ailleurs ?

Ne sont-ce pas les mêmes royalistes qui chantaient en 1815 : *Vivent Guillaume et ses guerriers vaillants !* et dont les femmes embrassaient les Cosaques.

Après les Cosaques, les Khroumirs ; ils se valent comme odeur.

Ne sont-ce pas les mêmes communnards qui en 1871 s'aplatissaient devant les Allemands pour mieux combattre les Français, et qui flambaient le Louvre, pour faire suite au bombardement Prussien ?

Ces belles traditions ne sont pas perdues et ne se perdront pas. A chaque événement, à chaque complication extérieure, à chaque menace du dehors nous retrouverons ces mêmes messieurs criant : A bas la France ! et vivent les Khroumirs !

Ce qui peut nous consoler dans ce honteux égarement, c'est que ces renégats d'eau bénite ou de pétrole sont assez peu nombreux pour qu'on puisse tous les mettre dans le même sac.

JACQUES BARBIER

UN AUTOCRATE

Quel est le plus misérable de Jessa Helfmann qui attend d'avoir mis au monde un petit martyr pour aller essayer les cordes du bourreau, ou du czar Alexandre qui se demande à chaque heure, à chaque minute : Est-ce à présent que je vais sauter ? — Ma foi, je ne voudrais pas être à la place de Jessa Helfmann, c'est évident ; mais à choisir entre son aventure et celle de l'autocrate de toutes les Russies, j'hésiterais, je vous le jure.

l'anti-concile de Naples puisse être un politique sérieux, et ils refusent leur confiance à cet homme dangereux qui reçut le baptême de la démagogie.

Et pourtant il est arrivé ceci : c'est que dans les temps de dictature et d'ordre moral, M. Andrieux fut le champion le plus énergique et le plus ardent de nos libertés menacées ; c'est que dans les temps de démagogie et de désordre, il sut lutter avec une égale énergie contre les sacripants de la Commune. Si bien qu'il lui serait facile de montrer à la fois et les remerciements des républicains dont il prit la défense sous le proconsulat Ducros, et les témoignages de gratitude des conservateurs dont il rassura l'argenterie contre les Bakounine et les Cluseret.

Cette double situation est faite, on le comprend, pour inspirer à M. Andrieux une certaine indifférence à l'endroit des attaques dont on le bombarde, car il a pu, comme bien d'autres, se faire un large fond de philosophie au spectacle des bassesses qui deviennent insolentes et des insolences qui deviennent bassesses, suivant la date, l'heure et le danger.

Assagi par l'expérience, en pleine possession de sa maturité et de son sang-froid, sangfroid qui est sa grande force, M. Andrieux est devenu un politique avisé, sachant se tenir à égale distance de la démagogie et de la dictature qui n'est qu'une dictature retournée. Les uns et les autres ne le lui pardonnent pas, et il a le droit de s'en

Quelle vie, mon Dieu ! et comme on comprend que sa malheureuse femme en soit déjà devenue folle. Car enfin, il ne faut pas se le dissimuler : ce que le langage officiel appelle les hallucinations de la czarine, on sait ce que cela veut dire. La princesse Dagmar perd la raison à mener cette existence terrible, fantastique, inouïe, où la moindre boiserie qui craque, le moindre bruit de pas qu'ils entendent, le plus léger souffle d'air qui agite un rideau font tomber en défaillance comme aux affres de la mort.

Il y a quelques jours c'était le ministre de la police qui se précipitait brusquement sur le czar écrivant dans son cabinet de travail, qui l'entraînait dans une pièce voisine, puis revenait éteindre les bougies placées sur le bureau de son souverain : ces bougies contenaient une cartouche nitro-glycérine. Quelques minutes de plus et l'empereur, l'impératrice, la moitié du palais sautaient comme une poudrière incendiée. Hier, c'est un nihiliste qui l'attend au passage, le seul jour où il se hasarde à sortir depuis la mort d'Alexandre II, et qu'on arrête au moment où il va recommencer avec le fils, l'essai des bombes en verre qui avait si bien réussi avec le père. Et demain ce sera un autre attentat, puis un autre, jusqu'à ce que tous les nihilistes de Russie soient en Sibérie ou dans l'autre monde, ou bien que l'empereur Alexandre III soit mort. — Or, calculez que le czar défunt en a fait déporter ou pendre soixante-cinq mille, et que jamais tronçon coupé n'a poussé des rameaux aussi vivaces ; songez que le nihilisme infeste la Russie depuis les derniers mongicks jusqu'aux plus proches parents de l'empereur ; et concluez : c'est le czar qui sera vaincu comme son père, dans ce duel à mort d'un homme contre une foule, surtout quand cette foule se rallie autour d'une idée juste et d'une revendication légitime, qui font à la fin presque oublier l'horreur des moyens dont ils usent pour atteindre à leur but.

Aussi, rien n'y fera. Le czar fait creuser en ce moment un fossé immense qui environne son palais : les nihilistes creuseront leurs mines plus profondes encore que le fossé de leur ennemi. Le czar ne sort plus qu'accompagné d'une armée qui l'environne, les nihilistes se glisseront au plus épais de son escorte et c'est du sein de son plus fidèle régiment que partira la bombe régicide. Le czar ne reçoit plus que les membres de sa famille. Il y a des nihilistes dans la famille impériale, et le czar le sait bien puisqu'il en a déjà fait arrêter un.

moquer, les ayant pratiqués d'assez près pour les estimer à leur mesure. Aussi, loin de s'effrayer de cette double hostilité, il prend quelquefois plaisir à la provoquer et apporte une sorte de cranerie à affronter les coups de ses adversaires. Il y a là une qualité et un défaut. Qualité de courage, audace chevaleresque, mais en même temps défaut de politique, tendance trop marquée à rechercher la lutte et parfois le conflit. On trouve dans cette tendance, les vestiges mal effacés des habitudes de polémique et d'opposition d'autrefois. Il est difficile d'y résister sans doute : la plume vous frétille dans les doigts en présence d'une attaque de journal, surtout quand cette plume est alerte et acérée ; la langue vous dérange devant une question agaçante, surtout quand on a la réplique ironique et mordante... Et cependant il faudrait parfois retenir cette plume, arrêter cette réplique ou du moins l'émuquer, car la qualité, la grande qualité d'un homme de gouvernement, est de savoir oublier parfois qu'il est spirituel, qu'il est fort et qu'il est sûr de vaincre.

Les assemblées, les assemblées médiocres surtout, supportent difficilement une supériorité qui se fait trop sentir ; et là est peut-être le secret du conflit de M. Andrieux, préfet de police, avec le Conseil municipal de Paris. Il leur a déplu à ces municipaux de voir en face d'eux un homme qui non-seulement les dominait de son intelligence, mais encore de son droit d'op-

Feuilleton de la RENAISSANCE

Coups de Crayon

NOS DÉPUTÉS

M. ANDRIEUX

Député du Rhône et préfet de police, M. Louis Andrieux a cent raisons et peut-être davantage de ne pas passer inaperçu. Était-il le moindre goût pour l'obscurité, que ses adversaires se chargeraient de le mettre en lumière par leurs polémiques retentissantes. Peu de gens, en effet, ont été aussi attaqués, et M. Andrieux avait raison l'autre jour, lorsqu'il disait à l'Arbresle : Ma vie publique et privée a été percée à boulets rouges, et mon mur Guilloutet tombe tellement en ruines que je suis peu tenté de le réédifier...

Aussi est-il malaisé de dire ou d'imprimer sur M. Andrieux, rien qui n'ait été dit ou imprimé vingt fois avec plus ou moins de violence ou d'injustice.

Tout le monde sait que M. Andrieux débuta fort jeune dans la vie politique, et de la façon dont débutent tous les jeunes, c'est-à-dire avec un peu de violence et de tapage ; qu'il fut le héros des réunions publiques de la Rotonde, et qu'il promit peut-être plus de beurre que de pain à ses auditeurs enthousiasmés... Que ceux qui n'ont pas eu vingt ans, qui n'ont pas eu le cerveau enflammé par des utopies généreuses ou des rêves de socialisme en pays de Cocagne, lui jettent la première pierre. Ajoutons que cela se passait sous l'Empire ; que l'origine, les tendances, la corruption et les hontes du régime de Décembre justifiaient toutes les violences, toutes les formes d'opposition, tous les moyens de destruction, et que ce fut grand honneur de se voir poursuivi, condamné et emprisonné par un gouvernement qui devait sombrer dans l'entonnoir de Sedan.

Devant la profondeur de cette chute et l'étendue de ces désastres, on ne peut guère reprocher qu'une chose aux hommes qui firent de l'opposition à l'Empire, c'est d'avoir été trop modérés.

Il n'empêche que ces ardeurs de jeunesse sont devenues le terrain choisi par les adversaires blancs ou rouges de M. Andrieux.

Ceux-ci lui reprochent de renier son passé, de mentir à ses promesses, de mettre sous les pieds ses convictions démocratiques affichées avec tant d'éclat...

Ceux-là, incriminant ses origines révolutionnaires, n'admettent pas que l'officiant de

Et l'impératrice, pauvre femme, comprend bien, dans ses hallucinations fiévreuses, toute l'horreur de sa situation. — Quand elle crie avec angoisse : Toutes mes femmes sont nihilistes, tout me trahit, tout me condamne ! Donnez-leur donc cette constitution qui nous rendra la vie, car ce n'est pas vivre que d'agoniser à toutes les minutes de son existence... Quand elle voit les échafauds qui se dressent autour d'elle, les milliers de pendus qui menacent son mari avec leurs faces grimaçantes et leurs yeux démesurément ouverts, quand elle entend crier les patients qu'on torture en leur versant du plomb fondu sur la poitrine, comme on faisait à Ryssakoff, cette malheureuse femme, plus malheureuse qu'une mendicante des rues, supplie son seigneur et maître de terminer leur supplice à tous deux... Et le seigneur et maître refuse. Ce Romanoff hautain ne veut pas plier devant la volonté de ceux dont il se croit le souverain par droit de naissance et de race. Etrange souverain que celui qui n'ose mettre le pied hors de son palais sans s'environner d'une muraille vivante, qui fait creuser un fossé entre lui et son peuple, et dont le front se mouille, la nuit, d'une sueur glacée si un insecte gratte la loiserie de la chambre où il gîte, l'œil entrouvert et l'oreille au guet !

Assez de Don Quichottisme !

Dès à présent on peut prévoir la solution de l'affaire tunisienne. Les Khroumirs, après quelques jours de lutte, vont demander l'aman, et c'est à Tunis, avec le bey, qu'on règlera le compte définitif — et qu'on dressera la carte à payer.

Eh oui ! la carte à payer. Et en dépit de Chauvin qui prétend que la France est assez riche pour payer sa gloire, nous serions bien aises qu'on en finît avec les allures de marquis de Moncade, avec lesquelles nous arrivons tout doucement à un budget de guerre de trois milliards. Voilà trente ans bientôt que nous allons nous faire écharper pour le compte des autres et qu'ensuite, au moment du règlement, quand tous nos voisins établissent leur bilan et tâchent de rentrer dans leurs frais, nous répondons noblement : Ne parlons pas de ces choses là, de tels détails sont d'un prosaïsme outré, nous sommes assez riches pour payer notre gloire ! — Et nous la payons, — et ferme. Nous payons encore la dette contractée en Orient pour le compte de l'Angleterre et de la Turquie, la dette contractée à Solferino pour le compte de la reconquise Italie, la dette contractée au Mexique pour le compte de... de qui ?

Chi lo sa ?

Mais quand les Allemands sont venus faire chez nous ce que nous étions allés faire en Russie, je n'ai pas besoin, je suppose, de vous rappeler comment ils ont compris la situation. De la gloire ! Oh ! ils s'en sont octroyé tant qu'ils en pu en rapporter chez eux, mais ils n'ont pas oublié le solide. — Ils ont volé nos pendules d'abord, — ce que je ne voudrais nullement offrir en exemple à nos concitoyens, — mais ensuite ils ont fait payer leurs frais

de guerre au prix raisonnable de cinq milliards.

Non que je prétende qu'il faille demander cinq milliards au bey, quand viendra le moment du règlement. Où les prendrait-il, le pauvre homme ? — Mais enfin, tout compte fait, notre expédition nous coûtera bien de dix à douze millions, au bas mot. Cela rentrera facilement dans les prix de cet ami de M. Maccio. Ce serait folie de le tenir quitte de cette indemnité, de cette amende si vous aimez mieux ; et ce serait une sottise de nous grever encore des frais de la guerre de Tunisie quand nous serons maîtres de la situation et parfaitement libres de nos actions et de nos exigences.

— Cela ne sera pas chevaleresque, répond Chauvin, — mais cela ne sera pas non plus faire un métier de dupes comme il a habitude trop longtemps de s'y employer.

Et ce n'est pas la Russie avec les indemnités de guerre, l'Angleterre avec ses prises de terrains et d'argent, et l'Allemagne avec ses chargements de bank-notes françaises, qui trouveront exagérée ou injuste notre petite note de quelques maigres millions. Nous ne prétendons pas faire un « bon coup » comme nos voisins d'outre Rhin, ou pêcher une nationalité en sang étranger comme nos voisins d'outre-monts, nous voulons nous débarrasser d'une cause incessante d'embarras à notre frontière, et nous en débarrasser « au pair », c'est-à-dire sans y dépenser notre argent.

— Peu gentilhomme, riposte encore Chauvin. — Chauvin, vous n'êtes qu'un Don Quichotte en habit noir. — Les saignées prussiennes auraient cependant dû vous guérir.

M. ROUSTAN

Au moins a-t-il rompu, celui-ci, avec la tradition de nos diplomates de comédie ! Après les séries de Benedetti et autres pomadins qui avaient pour spécialité de se faire si agréablement rouler par les souverains auprès desquels on les accreditait, voici venir un représentant de la France qui y voit clair et qui n'a ni froid aux yeux ni crainte au cœur.

Et croyez-vous qu'il fût si apprécié que cela en haut lieu ? — pas tant que vous le supposez, bien sûr. Il était agent consulaire à Beyrouth et là il avait déjà en face de lui ce Maccio, ce louche italien qui nous haïssait de toute la haine spéciale aux gredins à qui on a rendu de signalés services : ils ne les pardonnent jamais à leurs bienfaiteurs.

Et ce Maccio commençait déjà ses petits travaux de tartufe politique : il suscitait à nos nationaux et à leur consul des difficultés continuelles : Et M. Roustan se fâchait, lutait, et au récit de ces tiraillements, on disait volontiers au ministre des affaires étrangères : Ah ! il a bien mauvais caractère, ce Roustan, il ne peut s'accorder avec ce bon M. Maccio ! — Et on a envoyé M. Roustan à Tunis pour donner satisfaction à ce bon M. Maccio si fort maltraité par le méchant Roustan.

Or, voici ce qui arriva. — Si notre ministre ignorait la valeur de son subordonné, Maccio, lui, avait mesuré l'homme et savait

C'était donc de l'ironie fort justifiée et de la meilleure. En outre on raconte tant, dans les salons du bon monde, que les républicains ne se lavent pas les mains et ne changent pas de linge, que l'occasion était excellente de montrer une tenue assez irréprochable, pour conduire le cotillon le plus orthodoxe.

Ce sont là les amusettes de la galerie et les ragoûts de la politique courante. Ne faut-il pas qu'Alcibiade coupe la queue à son chien ? Les gants gris-perle de M. Andrieux, le cuisinier de Gambetta, le billard de M. Grévy... pourquoi ne pas dérider un peu les réactionnaires moroses ?

Cela nous est d'autant plus facile que nous savons qu'ils ne riront pas les derniers.

M. BALLUE

M. Ballue qui représente aujourd'hui la Croix-Rousse, nous arriva de Montpellier, où il dirigeait le journal les *Droits de l'Homme*, en compagnie d'un collectiviste hérissé du nom de Jules Guesde. Notre confrère Eugène Véron, directeur du *Progrès de Lyon*, appela M. Ballue comme collaborateur et l'enleva sans peine au ciel du Languedoc et aux charmes de la promenade du Pérou. M. Eugène Véron était un écrivain de rare mérite, très sérieux, un peu didactique. M. Ballue avait de la verve, de l'entrain, une certaine désinvolture de style, à eux deux ils auraient pu faire la fortune du *Progrès*, si madame Chanoine, *vilgô*, la

sa taille. Quand il le vit à Tunis, il se dit : tout est perdu si je ne vais pas aussi, là bas, défaire de nuit ce qu'il aura fait au grand jour. Et M. Maccio est allé à Tunis, et le Mostakel a marché, tirant à 25.000 numéros pas payés, c'est évident, mais ce bon M. Maccio avait de l'argent plein sa poche et se souciait peu d'avoir des abonnés pourvu qu'il eut des lecteurs ; et les histoires de Beyrouth ont recommencé, et M. Roustan, cette fois, a si bien regardé le Bey, le Maccio, les Alis et les Pachas entre les yeux, qu'il a fallu dire ce qu'on voulait, ce qu'on espérait, ce qu'on attendait — et l'intrigue italienne percée à jour, crevée trop tôt comme un ballon qu'on n'a pu gonfler qu'à moitié, est retombée à terre misérablement, piétrement, sordidement.

Et depuis le jour où il y a eu danger à Tunis, soit pour nos nationaux, soit pour nos intérêts politiques, le consul français a toujours été là, sur la brèche, veillant à tout, parant à tout, n'oubliant jamais que plus on est hardi, plus il faut être prudent, profitant des moindres fautes du Bey ou du Maccio, ne s'engageant pas à la légère, mais inflexible sur une décision prise. — Et c'est ainsi qu'en plein pays musulman, cet homme seul dans Tunis, sans soldats, sans maison close, protégé à lui tout seul la population française contre le fanatisme arabe et la jalousie italienne. A lui seul il fait trembler le Bey au Bardo et prend encore le temps de dévoiler à l'Europe, les coquinerie de son ennemi intime qu'il s'amuse à prendre en flagrant délit de mensonge et de trahison. — Souvenez-vous de cette ravissante bouffonnerie de Zaïn-Zaïn, le rédacteur du Mostakel.

Maintenant que va-t-on faire de M. Roustan après la paix de Tunis et le règlement définitif d'une vieille créance qu'il aura fait « rentrer » à lui tout seul, ou à peu près ?

Va-t-on encore l'oublier en Barbarie ? Il semble cependant que nous ne manquons pas de postes diplomatiques où il faudrait un homme fin, habile, énergique et profondément patriote. — Nul mieux que celui-là ne saurait se recommander de ces éminentes qualités. — Eh bien qu'on l'envoie à Berlin alors. — Car c'est là, je pense, qu'il faut un gaillard qui n'ait ni froid aux yeux ni crainte au cœur.

FEUILLES VOLANTES

Quatorze millions deux cent mille francs, — tel est le chiffre de l'emprunt que le département du Rhône est autorisé à contracter pour édifier sa préfecture, construire deux écoles normales et compléter son réseau de chemins de fer.

Dans la première séance du Conseil général, M. le président Causse a annoncé que toutes les objections présentées par l'administration supérieure avaient été levées et que l'on pourrait s'occuper prochainement de ces importants travaux.

Espérons que ces bonnes dispositions ne fléchiront pas, et que les quatorze millions en question, — un joli chiffre, — seront employés d'une façon intelligente et féconde. Ce serait une revanche à prendre sur bien des impairs et des gaspillages. Déjà l'emplacement de la nouvelle préfecture n'est pas si heureusement choisi... Enfin c'est une affaire faite, et ne décourageons personne.

Cette session de notre Conseil général s'est passée sans incidents autres que les coups de poings sur la table du citoyen Gay et les protestations de M. Ferrer.

Il est de mode de plaisanter beaucoup M.

mère Chanoine, — que Dieu ait son âme ! — n'avait jugé bon d'user, vis-à-vis d'eux, de ces procédés qui ne laissent à un galant homme d'autre ressource que de prendre sa canne et son chapeau. Il en résulta la fondation de la *France Républicaine* où nous retrouvons MM. Véron et Ballue avec leurs qualités qui se complétaient. Le nouveau journal avait pris son essor et marchait d'un bon train, quand un petit arrêté du préfet Ducros l'étrangla sommairement.

M. Ballue n'en avait pas moins jeté les jalons de sa notoriété, sinon de sa popularité, et s'était créé à Lyon des relations qui lui valurent successivement le mandat de conseiller général, la rédaction en chef d'un journal à un sou le *Républicain du Rhône*, et enfin un siège de député enlevé au légendaire Blanqui. Le vieux socialiste venait de mettre en ballottage l'insuffisant Rochet, il s'agissait de trouver un candidat qui put faire figure dans les réunions publiques et rétorquer le verbiage pompeux du grand orateur Marc Guyaz... On songea à M. Ballue. M. Ballue vint, on le vit, on l'entendit et il vainquit grâce à l'union de tous les républicains sérieux et sincères, qui ne voulaient pas consacrer une illégalité en la personne de l'inéligible Blanqui.

M. Ballue eut donc la bonne fortune de représenter à la fois le droit, la raison et le sens commun. C'est là une noblesse qui oblige, et nous serions heureux de reconnaître qu'elle a obligé M. Ballue, si en di-

Ferrer sur ses réclamations, dont la forme est peut-être plus citable que le fond, car M. Ferrer n'a pas toujours tort, il a même assez souvent raison.

Ainsi M. Ferrer avait raison de protester contre la liquidation de la retraite de M. Olibo, ancien directeur de l'octroi, et il nous semble que l'on a passé un peu vite sur la vérification qu'il réclamait.

Si vraiment M. Olibo s'est montré assez habile pour se faire liquider une retraite exagérée, basée sur un cumul, la chose valait la peine d'être examinée d'un peu près.

Il existe en ces matières des règlements de comptabilité fort précis, et un ancien directeur de l'octroi serait moins autorisé que personne à faire de la contrebande.

M. Ferrer a eu raison encore, en demandant la suppression de l'Institut agricole d'Ecully qui est une tentative absolument malheureuse, où s'engouffre sans profit appréciable l'argent des contribuables.

On dit que chaque élève revient de 6 à 8.000 fr par tête au département, c'est une pure folie, et dans de semblables conditions, il n'y a qu'à rayer ce singulier institut de nos papiers et surtout de nos impôts.

La compagnie des tramways est certainement pavée de bonnes intentions, mais ces bonnes intentions sont servies par une expérience douteuse et une organisation qui laisse singulièrement à désirer.

On a augmenté le nombre des voitures sur la ligne de Perrache-Brotteaux, c'est fort bien, mais les départs sont réglés avec si peu de régularité et de méthode, qu'il arrive que deux, trois, quelquefois quatre tramways se suivent à la queue leu-leu, tandis qu'à d'autres moments vous pouvez six ou huit minutes sur le trottoir, sans voir poindre l'ombre d'un attelage à l'horizon.

Il paraît aussi que le travail des conducteurs et des cochers est assez mal distribué pour que l'on exige de ces employés un labeur quotidien de dix-huit ou dix-neuf heures. Il en résulte que des hommes ainsi surmenés font médiocrement un service déjà pénible, et que quelques-uns cherchent à se donner des forces par une absorption exagérée de petits verres, qui ne leur laisse pas tout leur sang-froid quand le soir arrive.

Les chevaux eux-mêmes doivent se ressentir de cette mauvaise combinaison de service, et nous ne serions pas étonné, si la compagnie des tramways ne devenait prochainement une cliente précieuse pour les vétérinaires.

Enfin l'exploitation des lignes promises se fait vraiment trop attendre. Certaines de ces lignes ne seront peut-être pas d'un revenu aussi fructueux que celles déjà installées, mais il serait trop commode d'avoir les profits sans les charges.

Débordement du nihilisme. La Russie n'étant pas assez vaste pour les exploits des affiliés, ces messieurs auraient l'intention, paraît-il, de venir opérer à Paris. Commission d'exportation. Nous n'avons cependant pas d'empereur à assassiner, mais à défaut de souverain, nos sectaires ont voulu commencer par une jolie femme... C'est madame Edmond Adam, colonelle du régiment des Bas-Bleus qui a failli être la première victime de ces odieuses machinations. Il y a quelques jours, la directrice de la *Nouvelle Revue* recevait par la poste, une boîte de fer blanc servant d'enveloppe à une fiole remplie d'un liquide jaunâtre du plus désagréable aspect... Du poison, de la nitro-glycérine, quelque composition explosive ? Vérification faite, ce n'était qu'un acide d'odeur nauséabonde, mais sans le moindre principe délétère. Néanmoins voilà un premier avertissement bon à noter. Que M^{me} Adam nous

indiscutable et d'un droit affirmé avec une insistance doublée de quelque raideur. *Inde ira*. De là cette grande querelle qui s'envenime de toutes les aigreurs de l'amour propre blessé. M. Andrieux avait trop raison, il l'a trop clairement démontré, et les humiliations mises au pied du mur ne pardonnent guère. Peut-être eût-il été plus habile d'abandonner à tous ces médiocres une porte de dégagement et de sortie. Laisser croire à des nigauds qu'ils ne sont pas absolument des imbéciles, est le suprême de l'art politique. M. Andrieux y arrivera avec un lustre de plus, peut-être moins. et ce jour là sa capacité d'homme d'Etat sera à point pour un portefeuille de longue durée.

La personne de M. Louis Andrieux est tellement connue qu'il est presque superflu d'ajouter une nouvelle description à tant d'autres. Il nous semble pourtant qu'on a exagéré les raffinements d'élégance du député lyonnais. M. Louis Andrieux a une distinction naturelle d'esprit et d'allures, mais nous ne pensons pas qu'il ait jamais ambitionné de jouer les *gommeux* de la politique. On a beaucoup parlé de ses gants gris-perle, lors de l'exécution des décrets. Il y avait là plus de fortuité que de parti-pris ; et du reste allant opérer au milieu des dames du grand-monde qui injuriaient les commissaires et griffaient les gendarmes de leurs ongles roses, M. Andrieux avait toutes raisons de se ganter de frais pour faire honneur à aussi belle société.

verses circonstances le député de la Croix-Rousse ne s'était montré plus nerveux et plus ombrageux que le nécessaire. C'est ainsi que nous avons vu avec étonnement M. Ballue emboîter le pas aux intrus, voter à la remorque de MM. Bonnet-Duverdier ou Duportal, et s'attacher aux basques de M. Clémenceau. Pourquoi ces gages à la démocratie intolérante ? M. Ballue ne se souvient-il pas qu'il eût à la combattre, quand cette démocratie voulait imposer à ses candidats un mandat impératif conçu dans des termes que n'eût pas acceptés un décrocheur ? Espère-t-il rallier les électeurs de Blanqui ? Croit-il perpétuer son mandat avec des procédés d'opposition hargneuse et stérile ? Mais ce n'est ni le moment ni l'heure. M. Ballue, quand il était journaliste, s'est élevé le premier contre cette politique de malcontents, où la mauvaise humeur, les préventions, quelquefois mêmes les querelles de personnes, tiennent plus de place que l'esprit politique et l'intérêt, bien entendu, de la cause républicaine. Qu'il se garde contre ces écueils. M. Ballue a été fort bien doué par la nature : officier distingué, il a conservé de son ancien métier des armes la résolution et le courage. Il n'écrit pas mal, parle mieux et ne manque ni d'intelligence ni de finesse. Quel dommage si ces qualités brillantes allaient être compromises par un défaut qui les annule toutes : le défaut d'équilibre !

L. LECLAIR

donne une constitution et plus vite que ça, sinon elle est perdue.

Dernières nouvelles.
Dépêche de notre correspondant spécial :
Le perfide Maccio commence à s'inquiéter du résultat de ses menées ténébreuses, au point d'avoir des craintes sur sa sécurité personnelle. Je tiens de source autorisée qu'il a fait hier matin cet aveu confidentiel à sa cuisinière :

— Décidément, je finis par envier le sort du macaroni.
— Et pourquoi, monsieur ?
— Parce qu'il file.

ZÈDE.

Coupons les Vivres !

La comédie malpropre que joue en ce moment l'Italie vis-à-vis de la France, n'est qu'une réédition considérablement augmentée du *Voyage de M. Perrichon*, de Labiche.

Ces aimables Italiens ne peuvent nous pardonner de les avoir sauvés, de les avoir engendrés et de les nourrir quotidiennement. Ils ont conçu contre nous une de ces haines sourdes, une de ces rages envieuses que provoque une reconnaissance trop lourde à porter, et ils nous étranglèrent volontiers, pour se débarrasser de ce cauchemar. Terrible fardeau que celui de la gratitude, pour des gens vaniteux et vantards.

M. Perrichon, quoique bonhomme au fond, ne supportait pas l'idée qu'on lui eût sauvé la vie et réservait toutes ses câlineries et ses caresses pour le compagnon qu'il prétendait avoir arraché à une mort certaine.

C'est un de ces bas côtés de la vanité humaine que l'on retrouve chez les nations comme chez les individus. L'Italie compte présentement vingt-neuf millions de Perrichons furieux de penser qu'ils nous doivent l'existence, et ces mêmes gens qui au lendemain de Magenta couvraient nos soldats de couronnes et de fleurs dans les rues de Milan, seraient tout disposés à les accabler de pommes cuites, et peut-être même de projectiles plus dangereux.

Que voulez-vous, ils sont trop nos obligés, nous leur avons rendu trop de services et cette pensée les enrage. Ah ! si les Italiens avaient battu l'Autriche ou la Prusse pour notre compte, s'ils nous avaient préservés contre un écrasement inévitable, s'ils nous avaient dotés de deux provinces, s'ils avaient mis généreusement à notre disposition et leur sang et leur or... ce serait une autre affaire ! Que d'amitiés, que de tendresses, que d'affection on nous témoignerait !

Petits Français,
Jolis Français...

Comme cela se chante dans la *Fille du Tambour-Major*...

Eh bien, si nous essayions ?
Pourquoi ne pas tenter de gagner les bonnes grâces de l'Italie par d'autres moyens que ceux qui nous ont si mal réussi...

Pourquoi nous perpétuer dans ce rôle de chevaliers errants de la politique internationale, qui ne nous a valu que des camoufflets, des antipathies et des déboires.

Justement nous avons une occasion excellente de nous priver de la reconnaissance de l'Italie et de ne plus nous exposer à ses rancunes.

Coupons-lui les vivres !
Faisons-lui manger un peu de cette vache enragée qui forme le caractère et adoucit les mœurs.

Vendons nos rentes italiennes, vendons nos obligations de villes, nos actions de chemins de fer, toutes ces valeurs en un mot auxquelles notre épargne fit trop bon accueil... Jetons sur le marché ces brasses de papier italien que nous avons pris à beaux deniers comptants... on verra bien qui les ramassera ?

Et quand viendra l'emprunt de six cents millions, ce fameux emprunt qui doit boucher les innombrables trous à la lune de nos agréables voisins, fermons tout bonnement nos caisses, replions nos portefeuilles, gardons nos écus en poche et répondons aux pifferari et aux lazzaroni d'outre-

monts : — On vous a déjà donné mon bonhomme ; repassez une autre fois...

Ce n'est pas difficile, c'est commode, c'est simple : le système de l'abstention, pas autre chose. Ni argent, ni Suisses. Chacun chez soi et Dieu pour tous.

Laissons mettre en pratique sans nous en mêler le moindrement, la devise orgueilleuse qui n'a jamais été qu'un pitoyable mensonge : *Fara de se...*

Et quand les compatriotes de M. Maccio auront repris tous leurs petits papiers, auront vidé, tourné et retourné leurs poches pour nous rembourser nos avances, quand ils auront vu leurs titres d'emprunt transformés en cornets d'épicerie..., alors, sans doute, ils reconnaîtront les agréments de notre amitié et les avantages de notre alliance.

Alors ils feront moins les dégoûtés vis-à-vis d'une nation qui leur a fourni bénévolement le vivre et le couvert, sans même demander en échange un remerciement ou un coup de chapeau.

Au lieu de coups de chapeaux, nous recevons des coups de pieds, au lieu de remerciements, des sottises, il est clair que nous nous sommes trompés et avons pris le mauvais chemin.

Prenons le bon aujourd'hui : arrêtons les frais, serrons notre monnaie, n'écrasons plus ces chers voisins sous la charge d'une reconnaissance humiliante... Eh vous allez voir comme ils nous adoreront ! Braves cœurs va... excellents Perrichons !

LE SALON

L'ouverture du Salon est un gros événement parisien, dont le retentissement déborde sur la province. Le goût de la peinture, qui était autrefois le privilège d'un petit nombre de délicats ou d'oisifs, s'est tellement vulgarisé, que cet art a pris quelque peu le développement d'une industrie et d'un commerce. On se fait peintre aujourd'hui autant par métier que par vocation, comme on se ferait serrurier ou ébéniste. Sort commun du reste à la plupart des professions qui réclamaient jadis un semblant d'aptitudes et sont tombées à la portée du premier Jérôme Paturot, à la recherche d'une position quelconque, sociale ou pas sociale.

Vous les lettres... Quelques naïfs ont cru que la littérature exigeait une certaine culture d'esprit, de l'instruction, de l'étude, du style... Allons donc ! Par notre temps de journalisme à outrance et de reportage enrégimenté, un chacun peut s'improviser un écrivain ou journaliste, sans qu'il en coûte autre chose que des jambes infatigables et peu d'orthographe. On nous a cité des apprentis tailleurs d'arbres qui étaient devenus la gloire de notre profession, et la consommation des romans à engrenages et des « suites au prochain numéro » est tellement considérable qu'il existe à Paris des fabriques de romans comme des fabriques de chocolat. On choisit sur une carte d'échantillons, sa nuance, son sujet, ses personnages et le tout se traite à forfait, à l'instar d'une entreprise de maçonnerie.

— Voulez-vous le roman clérical, anticlérical, l'étude de mœurs, les aventures de cape et d'épée, le roman pornographique, jusqu'à la simple nouvelle ?

Nous avons tout cela en magasin et dans les meilleurs prix, avec autant d'assassinats, d'empoisonnements, de gravélures ou de coups de poignards qu'il vous plaira... Les pendaisons également sont très demandées, à cause des nihilistes... Nous vous livrerons dix pendaisons fin courant et sur mesure. Vous n'avez qu'à indiquer la dimension du journal et la longueur de la corde...

Et tout cela s'avale matin et soir par des millions de lecteurs...

N'allez pas croire que nous nous plaignions de voir le nombre des lecteurs croître et multiplier, nous réclamons seulement contre la qualité de l'alimentation qui leur est servie.

De même pour la peinture. Chaque année on signale l'arrivée au Palais de l'Industrie d'une telle profusion de toiles et de cadres, que les voies de communication en sont encombrées pendant quinze jours.

Neuf mille tableaux, tel est le chiffre officiel présenté au Jury, pour la présente exposition ! Sur ces neuf mille, sept mille ont été refusés, et des critiques autorisés prétendent que des deux mille admis, quinze cents se peuvent retrancher sans l'ombre de dommage.

Faisons le compte de la sévérité du Jury, mettons en balance la partialité des critiques et avec toute cette indulgence, nous arriverons peut-être à augmenter de quelques centaines les œuvres sinon bonnes, tout au moins passables. Trois mille sur neuf mille, si vous voulez, — mais alors les six mille autres qu'est-ce que c'est ?

Eh mon Dieu ! ces six mille autres sont le produit d'un art frelaté, dégénéré et stérile dont la décadence peut se résumer en deux mots : la prétention et l'ignorance...

Prétention aussi haute que l'ignorance est grande ; société de *gobage* mutuel d'où nous viennent tous les cabotins de la musique et tous les rapins de la peinture.

Le moindre barbouilleur qui n'apprit jamais à dessiner une main ou à tracer correctement une ligne d'horizon, se prétend peintre aujourd'hui parce qu'il saura gâcher sur une toile quatre râclures de palettes qu'il intitule un *effet*, ou une *impression* !

La brasserie aidant, on traite Raphaël de ganache, Ingres de polisson et le jour de gloire est arrivé !

Il y a une cause pourtant à ces théories étranges, à cette esthétique extravagante qui nous encombre d'incompris, d'impuisants et de *ratés*.

Cette cause réside dans le succès bruyant, trop bruyant de quatre ou cinq artistes qui ont su imposer leurs œuvres à une admiration souvent complaisante, grâce à des audaces heureuses et à un tempérament spécial, — ce fameux tempérament prôné par Zola ! mais qui, en aucun cas, ne saurait faire école, ni remplacer *l'a. b. c.* de tout art, de tout métier et de toute profession.

Ces mauvais génies de la peinture, — nous pouvons leur donner ce nom au risque d'éclabousser quelques idoles, — ces mauvais génies se nomment : Manet, Carolus Duran, Corot, Courbet... Ah, nous allons faire pousser les hauts cris ! Carolus Duran, Corot, Courbet, des réputations, des gloires... Entendons-nous... Nous ne discutons pas leur talent personnel, essentiellement personnel, nous protestons contre l'influence pernicieuse de ces grands artistes qui ne pouvaient et n'ont pu former que des élèves médiocres, ignorants et souvent grotesques.

Pourquoi ? Parce que ces jeunes gens dévoyés se sont imaginés sottement qu'il suffisait de badigeonner un enfant en rouge, en violet ou en bleu, pour faire du Carolus Duran ; qu'il suffisait d'envelopper dans une brume quelconque des objets sans forme et des personnages sans équilibre pour s'appeler Corot, ou encore de maçonner une roche avec le couteau à palette, pour signer Courbet...

Procédés absolument avantageux, absolument commodes, à la portée du premier plâtrier qu'on voudra, et tenant lieu à la fois de travail, d'étude, de dessin, de cet apprentissage en un mot qui est aussi indispensable pour devenir peintre que pour se faire savetier.

Tel est donc l'écueil ou telle est plutôt la fausse direction qui jette dans les sentiers perdus de l'art, des centaines et des milliers de jeunes gens dont on eût fait d'excellents conducteurs de tramways ou de ravissants commis de nouveautés.

La faute en est, nous ne cesserons de le répéter, à ces prétendus chefs d'école dont le premier devoir serait de fermer leur porte au nez de tous les élèves qui se présentent à leurs ateliers. Car ces élèves ne peuvent absolument rien y apprendre que des procédés et des trucs...

Or le procédé et le truc greffés sur l'ignorance sont la dégradation et la perte de l'art comme de l'artiste...

Et voilà pourquoi la foule des badigeonneurs est si compacte, voilà pourquoi sur neuf mille tableaux, il y en a six mille bons — à mettre au cabinet.

THEATRES

Grand-Théâtre. — Après des adieux plus ou moins touchants au public lyonnais, la Société des artistes apure ses comptes et fait son inventaire. Des additions nombreuses et des plus nombreuses soustractions auxquelles elle s'est livrée, il résulte, nous dit-on, que son bilan va se résumer par un prorata de 50 pour 100 environ, pour les sept mois d'exploitation. Comme on le voit le résultat est maigre, et si le système absurde, innové cette année, n'était pas à tout jamais condamné, ce serait un argument de plus contre un mode de direction que feu Vachot — qui avait sans doute ses raisons — préconisait dans son prospectus d'ouverture comme le seul logique, le seul possible, à l'avenir, dans tous les théâtres.

Ainsi, tandis qu'une demi-douzaine de sujets mieux avisés que leurs camarades, ne consentaient à signer que des engagements avec des appointements fermes et qu'ils ont palpés jusqu'au bout, — la masse des autres et parmi eux les plus petits, les moins heureux sinon les plus utiles, dont les émoluments n'avaient été ni garantis ni majorés, endossaient toute la responsabilité financière de l'entreprise et ont bravement encaissé 50 pour 100.

Voilà le résultat financier de la saison 1880-1881. Quant à son bilan artistique, il fut encore plus piteux.

Sans parler des deux mois inébranlables de M. Vachot, qu'a produit cette campagne ? Les *Mousquetaires au Couvent*, montés avec des éléments médiocres et une reprise de *l'Africain* satisfaisante.

Pouvait-on espérer davantage ? Avec une société d'artistes, non. Malgré son intelligence, ses aptitudes, son expérience et les sympathies générales qui l'entouraient, M. Aimé Gros était impuissant à mieux faire. Paralysé par la composition primitive de la troupe qu'il a fallu conserver telle quelle, avec un ténor discuté et discutable, obligé à des ménagements envers tout le monde, forcé de compter avec un budget fort lourd, sans capital, avec une caisse constamment peu garnie et l'im-

possibilité d'opérer quelques dépenses productives, le gérant des artistes a accompli quatre mois et demi durant une besogne ingrate et a tiré le meilleur parti d'une situation malaisée à débrouiller.

En quittant la direction intérieure qu'il avait appelé la confiance des artistes et celle du public, il a cette satisfaction d'avoir suffi à sa tâche et il emporte les regrets de la majorité de nos concitoyens qui espéraient le voir rester à la tête de nos scènes municipales.

M. Campocasso n'a pas encore pris officiellement possession du Grand-Théâtre. Ces jours-ci doit avoir lieu la transmission régulière des pouvoirs de la direction passée à la direction future, avec les inventaires de rigueur et les formalités accoutumées.

Avant l'ouverture de la saison lyrique prochaine, le Grand-Théâtre restera-t-il hermétiquement fermé ? M. Campocasso, qui vient de monter à Marseille la *Fille du Tambour-Major* avec des chanteurs de grand-opéra et d'opéra-comique, vaudrait-il nous sevrer de spectacles pendant tout l'été ? Nous ne savons. C'est là le secret de notre impresario qui est fort discret de son naturel et dont les intentions sont absolument obscures.

Nous ne voudrions pas fallacieusement insinuer que le refroidissement de la température empêche ses projets de transpirer, mais il est certain qu'on ignore absolument tout sur les résolutions et les engagements de M. Campocasso. Aucun artiste n'a reçu de proposition, et ceux qui ont tenté d'en faire n'ont reçu que des réponses très évasives. Hormis le ténor Salomon dont l'engagement date de longtemps déjà, depuis la chanteuse di primato cartello jusqu'au dernier des comparses, depuis le chef d'orchestre jusqu'au préposé à la grosse caisse, personne n'a été ni sollicité ni marchandé.

Il est cependant à peu près sûr aujourd'hui que deux excellents sujets abandonneront la scène de Lyon, deux sujets que M. Campocasso n'a pas cherché à retenir. Il s'agit de M. et Mme Lamy, dont le remplacement sera bien difficile et dont le départ sera regretté d'autant plus vivement que les ballets de l'un et la danse de l'autre n'avaient pas lassé le public depuis quatre années, — au contraire.

On dit aussi que M. Campocasso a l'intention bien arrêtée d'obliger tous les musiciens de l'orchestre à contracter leurs engagements avec lui par l'intermédiaire de son correspondant, M. Ambroselli. Depuis M. Senterre, de funeste mémoire, aucun directeur n'avait cru devoir forcer les artistes de l'orchestre à prélever sur leurs maigres émoluments une commission en faveur d'un agent quelconque.

Nous serions surpris qu'à cet égard, la direction actuelle voulût imiter celle de M. Senterre. Qu'un ténor ou qu'une falcon, grassement rétribués, abandonnent une commission au correspondant qui les fait engager, rien de mieux. Mais une telle exigence à l'endroit d'un personnel aussi intéressant que peu appointé, avec lequel il est si aisé de s'entendre sur place, étonnerait de la part de M. Campocasso dont les amis vantent l'intelligence et le savoir-faire.

* *

Théâtre-Bellecour. — Tandis que tous les autres ont cadencé leurs portes, le Théâtre-Bellecour recueille chaque soir, non-seulement, tous ceux que les merveilles scéniques de *Michel Strogoff* y attirent forcément, mais aussi les spectateurs que la douceur de la température amène à passer leur soirée dans un théâtre et à rechercher d'autres distractions que la promenade en plein air.

La Retraite aux flambeaux, le Champ de bataille de Koliwan, le Panoram de l'Angara, plus encore que les malheurs et la persévérance du courrier du czar, sont chaque soir applaudis à Bellecour de façon à désespérer Messieurs les Romains.

M. Simon qui, avec sa troupe de comédie, Mlle Kolb en tête, est allé monter en province la pièce amusante de Sardou, peut attendre paisiblement les jours caniculaires avec son succès lyonnais.

* *

Concerts Bellecour. — Si Phébus veut bien ne pas trop nous tenir rigueur et si la lune rousse permet au thermomètre de monter un peu, M. Luigini se propose d'inaugurer le 15 Mai les Concerts de Bellecour dont il a la direction et l'entreprise, cette année.

Avec M. A. Luigini pour chef d'orchestre, M. Couard comme second chef, des solistes tels que MM. Lapret, Fargues, Ritter, Tamburini, Lespinasse, Baumann, Gorron, Rothodod, Bedetti, Venon, etc., comment ne pas prédire d'avance la réussite de ces soirées musicales et artistiques ?

* *

Concert. — Le concert de l'*Harmonie Gauloise* a tenu ses promesses. Non seulement le programme a été fidèlement exécuté, mais il s'est vu augmenter de nouveaux morceaux réclamés à M. Lassalle, avec trop d'applaudissements pour qu'il put résister à ces ovations. Sans amoindrir, en effet, le mérite et le succès de M^{mes} Baux, Duperron et de M. Bacqué et de tous leurs camarades, il est permis de dire que M. Lassalle a été le héros de cette fête musicale. La sonorité de sa voix est toujours aussi merveilleuse et le talent du chanteur semble avoir grandi encore. C'est donc un véritable régal d'entendre tour à tour ce brillant organe remplir la scène de son éclat ou soupirer des romances détaillées avec un art exquis.

Quant à l'*Harmonie Gauloise*, qui forma ce « bon élève », elle s'était fait la petite part dans son concert, mais il a été facile de voir à la perfection des ensembles, à la vigueur des attaques et à la délicatesse des nuances, qu'elle n'avait pas dégénéré.

G. LAURENT

* *

Sport nautique. — Société des Régates Lyonnaises. — La course des Régates fixée au 8 Mai est renvoyée au 19 Juin.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant responsable A. ALRICY.

Lyon. Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5, A. ALRICY, succ.

REVUE FINANCIÈRE

Paris, le 6 Mai 1881.

La reprise est très caractérisée surtout au début de la séance. Le 5 p. cent ouvre 120,15 on fait ensuite à 120,07 1/2 et 120,02 1/2. L'amortissable est à 85,95.

Un mouvement très énergique se produit sur l'action du Crédit Foncier. Ce titre s'élève à 1695. La hausse devient plus vigoureuse à mesure que le marché s'affranchit des préoccupations générales. Le Crédit Foncier et Agricole d'Algérie se négocie à 750.

On traite la Banque de Paris à 1292,50. Le Crédit Lyonnais est immobile, malgré les bonnes dispositions générales. Le Crédit Mobilier est fortement recherché à 750. Ce cours constitue déjà une amélioration sur les prix antérieurs, mais ce n'est qu'un niveau d'attente qui ne tardera pas à être dépassé. La Société Générale a un vrai succès avec la souscription des actions de la Société Générale des Fournitures Militaires (ateliers Godillot), ces actions émises à 600, rapportent 7 à 8 p. cent au minimum.

C'est le 14 mai courant que le Crédit Général Français réunit ses actionnaires pour faire reconnaître l'exactitude de la souscription aux actions nouvellement créées, en attendant ce titre est fort demandé.

C'est aujourd'hui que doit être close la vente des actions des mines de cuivre de Baïa de Arama; cette affaire est placée sous les plus hauts patronages et elle a inspiré une juste confiance à l'épargne. Les ingénieurs estiment que la production annuelle pourra atteindre 10 millions de francs, ce qui donnera cinq millions de bénéfice par an.

La Banque nationale est d'une fermeté maintenant satisfaisante; on cote 665.

On recherche à 607,50 les actions de la Société Générale de Laiterie. Cet empiètement est justifié par les résultats de l'exploitation, qui en quatre semaines ont donné 1.162.239 fr. de recettes. Le dividende sera donc des plus importants. On signale d'excellents achats sur les obligations de 100 fr. 5 p. cent de la société la Rente Mutuelle.

La Banque de Prêts à l'Industrie classe dans les portefeuilles de sa clientèle et du public, les obligations de la Rente Industrielle, en représentation d'affaires de premier ordre.

Le Crédit Lyonnais est l'objet de demandes sérieuses. L'action du Suez s'élève de 1790 à 1815 et 1810.

Nord 1840. Orléans 335. Ouest 835. Lyon 1710. Midi 1170. Est 780.

MALADIES DES FEMMES

Stérilité complètement guérie par le traitement de M^{re} CHRÉTIEN, élève et reçue par la Faculté de médecine de Paris et l'École supér. de pharmacie. 26 années de succès. Analyse des urines. LYON, 9, rue Bourbon, au 1^{er}, cabinet de midi à 4 h.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Émission d'Obligations communales 4 0/0

En représentation des prêts qu'il consent aux villes, aux communes et aux départements, le Crédit Foncier de France délivre des **Obligations communales 4 0/0 de 100 francs et de 500 francs**, au porteur ou nominatives.

Ces obligations sont émises au pair, soit au **prix de 100 francs** pour les obligations d'une valeur de 100 francs, soit au **prix de 500 fr.** pour les obligations d'une valeur de 500 francs. Elles sont remboursables aux mêmes prix, en 60 ans au plus tard, par voie de tirages au sort qui auront lieu les 5 février et 5 août de chaque année.

Les intérêts sont payables : à Paris, au **Crédit Foncier**; dans les départements, aux **Trésoreries générales et aux Recettes particulières**, semestriellement les 1^{er} avril et 1^{er} octobre sur les titres de 500 francs et annuellement le 1^{er} avril sur les titres de 100 francs.

Les demandes sont reçues :

A PARIS : au Crédit Foncier de France, rue Neuve-des-Capucines, 19;

Dans les Départements : chez MM. les Trésoriers-Payeurs généraux et les Receveurs particuliers des Finances.

MAISON D'ACCOUCHEMENT

Soins — Discrétion

M^{me} DUPORT

TIENT DES PENSIONNAIRES

Lyon, 31, rue Centrale, 31

(Écrire franco).

ECONOMIE SÉRIEUSE

Gardez vos fourrures, plumes, lainages, tentures, etc. L'INSECTICIDE FOUROYANT préserve INVARIABLEMENT des mites, teignes, etc. E. GALZY, fab. Lyon, Leclit, 12 fr. 100 gr. par poste, 4 fr. 95.

CRÉDIT PROVINCIAL

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 5,000,000 FRANCS

SIÈGE SOCIAL

7, rue Drouot, Paris

AGENCE DE LYON

35, Rue de la Bourse, 35

La Société bonifie actuellement :

3 0/0 pour les Dépôts à vue.

4 1/2 à six mois.

5 0/0 à un an et au-delà.

Exécution de tous ordres de Bourse

LES MANUFACTURES NATIONALES

ET

Les Grandes Industries

On s'est souvent demandé si les manufactures nationales répondaient aux exigences multiples qu'embrassent les divers services des grands travaux publics, des chemins de fer, de l'administration de la guerre et de la marine. Evidemment non, puisque l'État est, au contraire, tributaire de tous nos grands établissements privés.

C'est ainsi que, dans la construction du matériel des voies ferrées, depuis qu'il exploite certaines lignes, il a dû avoir recours à l'industrie pour la construction de ses voitures à voyageurs et de ses wagons; et, en ce qui concerne le matériel de guerre, c'est encore l'industrie privée qui construit la plus grande partie des chariots, des affûts de canons, des équipages militaires, etc., etc.

Les grands établissements qui se sont fondés en France pour répondre à ces divers services et qui constituent notre véritable industrie nationale, dans ce pays dont la puissance financière est si vivace, dont le sol est si fécond, dont la production est immense, dont la probité commerciale est

incontestée, sont appelés au plus grand développement et vont prendre — il n'est pas besoin d'être prophète pour le prédire — un essor nouveau qui justifie leur utilité et les services qu'ils rendent dans les immenses travaux publics en voie d'exécution.

Une ère nouvelle industrielle est réellement inaugurée, et nous pensons qu'il est sage de savoir diriger l'épargne vers nos grandes industries pour récolter les fruits qu'elles ne peuvent manquer de produire.

Ce sera l'association sans dangers, fructueuse, avec l'avenir assuré; ce sera aussi un acte de patriotisme, car elle maintiendra à la France son rang dans l'industrie et elle lui donnera, avec le travail, qui est la source de toute richesse et de toute prospérité, le droit de dire qu'elle se suffit à elle-même.

Ces réflexions nous amènent à la conclusion suivante : c'est que les placements sur nos grandes valeurs sont devenus difficiles et sans grand produit; les placements ne seront donc vraiment fructueux, solides et patriotiques que sur les valeurs des grandes compagnies qui ont pour objet la construction du matériel des chemins de fer, du matériel de l'armée et des travaux publics.

Vingt ans, au moins, de travaux votés par le Parlement leur assurent une production sans trêve, et les centaines de millions que l'État consacre et va consacrer à l'exécution de ces travaux donneront à nos ateliers nationaux une prospérité que nul, quoiqu'il fasse, ne saurait contester.

On sait la fortune des actionnaires primitifs des grandes compagnies de chemins de fer, des canaux, des usines à gaz, des charbonnages, dont les titres ont centuplé de valeur. Pourquoi n'en serait-il pas de même des collaborateurs de la grande industrie, cette richesse du présent, cette mine d'or de l'avenir?

HERNIES

sans opération, guérison prompte, parfaite garantie par les faits. En conséquence plus de bandage. D. GALLARD, quai de la Charité, 1, Lyon.

Éviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

BANQUE HYPOTHÉCAIRE DE FRANCE

RUE DE LA PAIX, 4, PARIS

Société anonyme au Capital de 100 MILLIONS de Francs

Prêts ACTUELLEMENT RÉALISÉS sur première Hypothèque: 103 MILLIONS

EN REPRÉSENTATION DES PRÊTS RÉALISÉS

La Société délivre au **prix net de 485 francs** des Obligations remboursables à **500 francs** en 75 ans, par voie de tirage au sort, et rapportant **20 francs d'intérêt annuel** payable trimestriellement.

Les Titres sont délivrés et les intérêts sont payés :

A PARIS : Au siège de la Banque hypothécaire de France, 4, rue de la Paix; — A la Société Générale de Crédit industriel et Commercial; — A la Société de Dépôts et Comptes courants; — Au Crédit lyonnais; — A la Société Générale; — A la Société Financière de Paris; — A la Banque de Paris et des Pays-Bas; — A la Banque d'Escompte de Paris.

Dans les DÉPARTEMENTS et à l'ÉTRANGER : A toutes les Agences et Succursales des Sociétés désignées ci-dessus.

PLUS DE TÊTES CHAUVES

EAU MAILLON, seul inventeur des Brevets n° 1^{er}, les appareils de fabrication. Hautes récompenses, 44 Médailles (20 en Or) Traitement spécial du cuir chevelu, arrêt immédiat de la chute des cheveux, repousse certaine à tout âge (forfait). **AVIS AUX DAMES** : Conservation et croissance de leur chevelure, même à la suite de couches. **Gratuits renseignements**. F. MAILLON, chimiste, r. de Eivoil, 85. **AVIS IMPORTANT**. Une dame applique à son cabinet un procédé chimique inoffensif qui enlève immédiatement et sûrement les taches, les taches ne paient qu'après succès. On peut appliquer soi-même. **Notice**. Pas de Succursales à Paris.

FER ENCAUSSE

SOLUTION TITRÉE DE FER BICARBONATÉ

Guérit : Chlorose, Anémie, Névralgies, Hystérie, Pertes blanches, Epuisement, Lymphatisme, Rachitisme, etc.

Il ne se coagule jamais et il est véritablement le moins cher de tous les ferrugineux, puisque le flacon dure de 40 à 50 jours.

PRIX DU FLACON UNIQUE : 3 FR. 50

VENTE dans toutes les bonnes Pharmacies. Vente en gros et Dépôt général : Coustellier, Paër & Co, 45, FAUB. MONTMARTRE, 45, PARIS

LYON : Vente en gros : Cherbanc, Lestra, Faivre; au détail : Pharmacie des Terreaux, pharmacie du Serpent, Mazade et Daloz, Monvenoux, Lioras.

DÉPURATIF DU SANG

Le Sirop concentré de Salsépareille **QUÉRET** agit sur toutes les **Maladies contagieuses**; Dartres, Syphilis, Ulcères, Gonorrhées, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Douleurs, Goutte, Rhumatismes, toutes les acrétes des humeurs, vices du sang, etc. Ce médicament agit en toute saison et dispense de tisanes. S'adresser, à Lyon, à la Pharmacie de Ph. QUÉRET, rue de la Préfecture, 5.

1000 FRANCS PAR AN GAGNER pour toute personne intelligente (homme ou dame) sans négliger ses occupations ordinaires, par le placement facile des nombreux Articles de ma Maison, qui sont de première utilité. Je demande Représentant dans chaque commune de France. S'adresser franco à M. F. ALBERT, 14, RUE RAMELLOU, PARIS. Joindre un timbre pour recevoir franco CATALOGUE ILLUSTRÉ & PRIX COURANTS.

PHARMACIE DE LA MÉTHODE D'OR P. GOLVIN PILULES DÉPURATIVES

On cherche à amener une confusion sur les PILULES GOLVIN. Toute boîte qui ne sera pas semblable au modèle ci-contre est une contrefaçon. Chaque pilule porte le nom GOLVIN. — En purifiant le sang, ces pilules sont efficaces dans toutes les maladies. — 2 fr. la boîte, 7 compris le NOUVEAU GUIDE de la SANTÉ. — Dans toutes les Pharmacies de France et de l'Étranger. Adresser toute communication relative aux produits de la Méthode dépurative à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris.

Exposition de 1878 COMPAGNIE NATIONALE DE Construction de Matériel Exposition de 1878 PARIS Chemins de Fer. — Artillerie. — Génie. — Marine Travaux publics RAYNAUD, BÉCHADE, GIRE & Co Fournisseurs de l'État et des grandes Compagnies de Chemins de Fer ÉTABLISSEMENTS FONDÉS EN 1874 Wagons à Voyageurs de 1^{re}, 2^e et 3^e classe. — Wagons de marchandises. — Omnibus, Tramways. — Matériel de voie et de Garç. — Signaux. — Aiguilles. — Plaques tournantes. — Ponts en fer. — Écluses et Barrages pour Canaux et Rivières. — Matériel complet pour Entrepreneurs de chemins de fer et de Travaux publics. — Installations de voies ferrées pour Usines, Mines et Charbonnages. — ARTILLERIE et GÉNIE. — Affûts de canons. — Caissons. — Furgons. — Prolonges, Voitures d'ambulances. — Fournitures pour l'Armée. — Outils et matériel du Génie. — Matériel de Guerre et de Siège. — MARINE : Pièces détachées pour l'armement des vaisseaux de guerre. USINES, ATELIERS & CHANTIERS de CONSTRUCTION : 17, Route de Vitry & 1, 3, 5, 7 et 9, Rue de l'Orme à IVRY (Seine)

FUMIGATEUR

Anti-Asthmatique Prix : 250 PAPIER Prix : 250 36 Séances Composé de 36 Séances de 600 plantes.

Remède infaillible contre l'Asthme, les Quintes de Toux les Suffocations.

Préparé par M. A. LÉGRAND Pléme de l'École supérieure de Paris ET EXPÉRIMENTÉ AVEC SUCCÈS DEPUIS 5 ANS

à la MAISON Médicale ENCAUSSE & CANESIE Fondée en 1869

57, rue Rochecouart, Paris

En vente dans toutes Pharmacies S'adresser pour toutes demandes et commissions : M^{re} COUPELLIER, PAËR & Co, 45, Faubourg Montmartre, Paris

DÉPÔTS A LYON Chez MM. Cherbanc, Léveque, Monvenoux, Daloz, Lestra, Lioras, et à la Pharmacie des Terreaux.

AGENTS

Une maison de Banque de Paris demande des Agents sérieux pour la vente de fonds publics et valeurs à lots de France, par versements mensuels de 10 à 30 francs. Bonne commission et salaire fixe si résultat satisfaisant. — Adresser demandes franco à la Banque Hollandaise-Parisienne, Wessels & Co, 11, rue Louis-le-Grand, Paris.

ABONNEMENT SANS FRAIS

à tous les Journaux V. FOURNIER 14, rue Confort, Lyon

1 FRANC par AN 120,000 Abonnés 52 NUMÉROS Le Moniteur des Valeurs à Lots (Paraît tous les dimanches, avec une Causerie financière du Baron Louis) LE SEUL JOURNAL FINANCIER qui publie la Liste officielle des Tirages de toutes Valeurs françaises et étrangères LE PLUS COMPLET DE TOUS LES JOURNAUX (SEIZE PAGES DE TEXTE) Il donne Une Revue générale de toutes les Valeurs — La Cote officielle de la B. v. s. (Des Arbitrages avantageux). — Le Prix des Coupons. — Des Documents inédits. PROPRIÉTÉ DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE FRANÇAISE DE CRÉDIT. — Capital : 30,000,000 de fr. On s'abonne dans toutes les Succursales des Départements, UN FRANC PAR AN dans les bureaux de Po te et à PARIS, 17, rue de Londres.

LE CAFÉ DES GOURMETS est composé des meilleures sortes. Il ne contient aucun mélange de Chicorée ou autres substances analogues. Toutes les boîtes doivent être scellées par deux bandes portant le nom : TIRÉBUCIEN ÉVITER LES IMITATIONS DU TITRE OU DE L'ÉTIQUETTE

Articles de Luxe et de Fantaisie

M^{on} CASSET

Rue de la République 32 Rue de la République 32 (EX-RUE DE LYON)

MAROQUINERIE — EVENTAILS

Bijouterie. — Tabletterie Sacs gileciers. Necessaires garnis Ebénisterie artistique Porte-Bonquets — Passe-Partout Chapelles. — Petits Bronzes Albums, Souvenirs, Porte-Monnaie Caves à Liqueurs PORTE-CIGARES en CUIR de RUSSIE

50 pour 100 de REVENU PAR AN

LIRE les MYSTÈRES de la BOURSE

Envoi gratuit par la BANQUE DE LA BOURSE 7, Place de la Bourse, Paris

ENVOI GRATIS ET A TOUT LE MONDE

de l'indication, avec preuves irrécusables, d'une formule infaillible pour guérir, en secret et à peu de frais, les écoulements récents et les plus invétérés. Ecrire à EYMIN, à Vienne (Isère). Il répond par retour du courrier.

PLUS D'ÉCOULEMENTS CHRONIQUES

L'INJECTION SÈCHE VINCENT guérit radicalement, sans mercure, en secret, sans régime, les maladies secrètes, écoulements récents ou anciens, pertes blanches. Une seule suffit. Env. franco poste e, 5 fr. VINCENT, Pharm. à Grenoble.

AU LABOUREUR

Maison recommandée pour la bonne Fabrication des CHAUSSURES POUR HOMMES, DAMES, FILLETES ET ENFANTS DÉPÔT DE LA CHAUSSURE PINET

BON MARCHÉ ÉLÉGANCE ET SOLIDITÉ Hommes 12 fr Femmes 8 fr

Maison CASSET, rue de la République, 32 EX-RUE DE LYON